

Le monde islamique et la pensée révolutionnaire

par Maurice JOYEUX

Le réveil du peuple arabe a mis en branle le monde islamique. C'est sans contredire un des phénomènes les plus significatifs de la seconde partie de ce siècle. A cheval sur trois continents, trait d'union entre l'Afrique, l'Inde et l'Europe, l'Islam pose des problèmes économiques et stratégiques à tous les Etats occidentaux, intéressés à la liberté des voies séculaires qui permettent les trafics commerciaux entre les deux hémisphères. Touchant à tous les continents, bordé par tous les océans, contrôlant les débouchés des nombreux reliefs qui sont l'épine dorsale du vieux monde et qui permettent l'accès aux plaines fertiles de la Russie, de la Chine, de l'Inde, l'Islam a contrôlé dans le passé et pourrait commander dans l'avenir tous les grands axes du globe. Massé autour de la Méditerranée, ce poumon du monde occidental, il pousse ses avancées au cœur des civilisations qui sont ses contemporains. Au cours de l'histoire celles-ci se sont efforcées de le maintenir entre le vingtième et le quarantième parallèle, puis de le morceler sans réussir à rompre cette ligne presque continue qui de la mer de Chine se prolonge jusqu'à l'Atlantique.

Ce territoire immense est une terre de colonisation qui absorbera tous les conquérants, mais c'est également une civilisation de colonisateurs qui partout où elle pénétrera, s'implantera de façon durable grâce à la singularité de ses mœurs. Cimenté par l'islamisme, le monde musulman forme aujourd'hui un bloc distinct, redoutable par sa situation géographique et par son potentiel d'expansion. En dehors de ses richesses économiques et pétrolifères, nous tenons là l'explication rationnelle de l'activité diplomatique et militaire déployée par les grandes puissances pour s'assurer des gages solides à ce carrefour des civilisations.

Toutes ces raisons suffiraient à justifier l'intérêt du mouvement révolutionnaire et des anarchistes aux convulsions qui agitent ce peuple un peu mystérieux, que l'on ne connaît qu'à travers la légende que véhicule une littérature confidentielle ou par des articles, des études, des livres publiés dans nos pays occidentaux, ce qui n'offre pas une garantie indiscutable d'impartialité. Ces dix dernières années des soubresauts furieux ont secoué cette vieille civilisation. Décolonisation politique, décolonisation économique ? L'une et l'autre ont emprunté au mouvement révolution-

naire occidental sa phraséologie, ses méthodes de combats auxquelles s'ajoutera une fureur de vivre oubliée par nos civilisations nanties.

Mais il existe une autre raison qui aujourd'hui explique l'attention qu'il nous faut porter aux mouvements qui secouent l'Islam. C'est l'attitude d'une fraction de la jeunesse universitaire qui se réclame du mouvement révolutionnaire et qui s'est enflammée pour les luttes de libérations politiques menées par la population arabe, et soutenue par l'Islam. C'est également le soutien que ces luttes ont obtenu de la part de formations politiques qui se réclament de la gauche et qui intéressées par leur aspect économique ont voulu y voir un reflet de leur propre objectif. La distance, le merveilleux, l'aventure, les illusions romantiques, un antisémitisme latent qui dans l'histoire n'a pas épargné les formations de gauche, une certaine rudesse de mœurs chez les bédouins explique cet engouement d'une jeunesse travaillée par le marxisme et mise en condition par le raisonnement dialectique fourré, ainsi que l'avait bien vu Bakounine, de toutes les propositions réformistes.

Le fond de justification de cette attitude est fournie par la « théorie des nations prolétaires », repoussée par le deuxième Congrès de la Troisième Internationale et qui conduisit son inventeur Sultan Galiev dans les caves du Kremlin où comme tant d'autres sa carrière se termina par une balle dans la tête. Que disait Sultan Galiev : « Les peuples musulmans sont des peuples prolétaires car ce sont les seuls peuples véritablement opprimés, ils sont plus authentiquement prolétaires que les prolétaires français ou anglais. Donc on peut affirmer que les mouvements nationaux dans les pays musulmans participent à une véritable révolution socialiste ». Cette théorie fut condamnée et on comprend Staline qui posédait dans son immense empire des républiques musulmanes dont la docilité au pouvoir central n'était pas le point fort. Mais elle fut condamnée également par les militants révolutionnaires lucides car elle assimilait les intérêts des peuples colonisés à ceux de leur propre bourgeoisie, qui parfois collaborait avec l'occupant mais qui souvent prenait la tête des luttes nationales de façon à détourner sur la classe dirigeante autochtone les bénéfices que le colonialisme tirait de l'exploitation des masses. En fait on sacrifiait l'émancipation des travailleurs au profit du nationalisme indigène.

Avec l'avènement de la Chine communiste au premier plan de la politique européenne, cette théorie petite bourgeoise bien faite pour les intellectuels a refait surface. Son caractère malfaisant ne s'est pas fait attendre. Appliqué par la Chine à l'Indonésie, elle a renforcé la bourgeoisie de cette nation et celle-ci suivant une logique prévisible, a profité des circonstances locales et d'un embarras momentané de la Chine pour écraser le mouvement révolutionnaire. Cependant aujourd'hui, malgré cet exemple, nous voyons la théorie des nations prolétaires resurgir de tous côtés. Cette politique se comprend de la part des grands pays impérialistes se réclamant du communisme car ils ont besoin d'alliés puissants et pour les obtenir, ils sacrifient le sort des travailleurs aux nationalistes, pour peu que ceux-ci consentent pour sauver la face à camoufler leurs buts véritables sous une phraséologie de circonstance puisée dans le vocabulaire gauchiste.

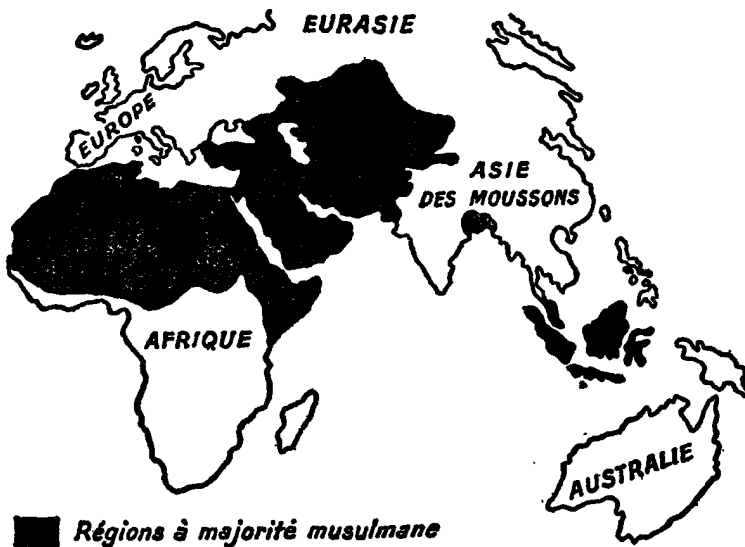
Le réveil du monde musulman, comme les répercussions qu'il a au

sein des organisations marxistes, gauchistes ou qui parfois se réclament d'un anarchisme d'épiderme mérite donc un examen approfondi. Mais nous ne devons pas nous cacher que celui-ci sera d'autant plus difficile que les éléments de base nécessaires à un tel travail nous sont fournis par des propagandes intéressées à justifier les prétentions discutables des clans musulmans inféodés aux grandes puissances impérialistes qui s'affrontent dans le monde. Cependant avec la prudence que ce sujet impose, je crois qu'il est possible de dégager quelques grands axes susceptibles d'orienter nos réflexions.

LA GEOGRAPHIE ET L'HISTOIRE

On ne peut pas porter de jugement sérieux sur les événements qui se déroulent dans le proche-Orient et qui ont leurs répercussions sur un tiers des continents qui constituent le monde ancien sans avoir une idée précise de ce que représente l'Islam pour trois cent millions d'êtres.

L'Islam coïncide avec une zone sèche qui s'étend de l'Afrique du Nord à l'aile orientale de l'Asie moyenne. La largeur de cette bande est de deux à trois mille kilomètres, sa longueur de dix mille kilomètres. De l'Atlas à l'Indus, elle a été non seulement le berceau du monde arabe mais celui de l'humanité et les premières civilisations connues s'inscrivent dans son périmètre. Sa superficie atteint vingt cinq millions de kilomètres carrés. Dans cette zone sèche s'enfoncent la mer Rouge et le golfe Persique. Des fleuves comme le Tigre, l'Euphrate, le Nil, l'Indus, etc. la pénètrent profondément. Mais les pluies qui arrosent abondamment son pourtour et alimentent les fleuves historiques manque cruellement sur son plateau central... Même si au cours de l'histoire, l'Islam a débordé ce territoire, même si elle maintient son influence au-delà de ce pré-carré, c'est dans cette zone sèche que s'est joué et que se joue encore son destin.



Tout naturellement la vie de ces pays désertiques se dirige vers l'eau. Partout où l'eau jaillira la vie se concentrera. Et tout l'aspect politique, économique, démographique de l'Islam va se déterminer à partir de ces particularités géographiques et physiques. Cette immense territoire se répartit entre les déserts et les oasis. Encore faut-il pas donner à ces définitions de caractères définitifs Les déserts ne sont pas seulement des mers de sable sur lesquelles flottent des oasis, mais des steppes ou des masses rocheuses, et des grands fleuves qui coulent dans des vallées fertiles deviennent immenses lorsqu'ils s'approchent des bordures pluvieuses du périmètre islamique.

Le territoire de l'Islam est à la fois le moins et le plus peuplé du monde. A l'échelle du territoire la densité de la population est faible, sept ou huit habitants au kilomètre carré, mais en raison de la conformité de ses sols, ce chiffre est sans signification. Un dixième seulement de ce territoire est habitable et sa population vit en réalité sur une superficie inférieure à celle de l'Europe. La densité réelle de cette population agglutinée le long des fleuves, autour des points d'eau et le long des côtes arrosées par la pluie est supérieure à celle de l'Europe. En accroissement constant, elle dépasse et de loin les ressources limitées de l'agriculture. Malgré de gros efforts de modernisation qui prennent leur source dans la colonisation et qui se sont accentués avec le morcellement de ce territoire en Etats souverains, clients économiques et politiques des grandes nations d'Occident, l'extension des terres cultivables n'a pu suivre le rythme de l'extension de la population. Partout on retrouve vivant côte à côte, le luxe le plus tapageur et la clochardisation. Cette situation doit être présente à l'esprit de tous ceux qui veulent comprendre l'évolution des pays au sud de la Méditerranée.

Et toute l'histoire économique et politique de l'Islam va être dominée par ce contraste entre le désert et l'oasis. Groupés autour de leur ville les paysans vont affronter constamment les nomades. Les uns et les autres vont construire des civilisations différentes, chez le Bedouin, les hiérarchies propres à la féodalité subsisteront jusqu'à nos jours, autour des villes des hiérarchies plus complexes serviront de liens entre les classes composées de gros propriétaires et des fellahs attachés à la terre.

La classe dominante formée d'une part par les hiérarchies tribales, d'autre part par les gros propriétaires et les négociants (encore que ceux-ci soient souvent des gros propriétaires qui investissent dans le négoce le profit qu'ils tirent de la terre) se disputeront le pouvoir. Mais ce qui dominera cette société se sont les chefs religieux et c'est d'eux que la classe au pouvoir tirera son autorité.

Lorsque cette autorité sera suffisamment affermie, alors l'Islam débordera ses frontières historiques pour aller à travers le monde porter sa foi et chercher l'eau.

LE CORAN ET LES LOIS

C'est dans le Hedjaz sur les côtes de la mer Rouge au début du septième siècle de notre ère qu'est né l'Islam. Mohamed, le prophète était

issue d'un clan pauvre de la riche ville commerçante de La Mecque. Il dotera la communauté de principes, de lois et d'institutions qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Le Coran, le livre sacré contient à la fois la loi religieuse, la loi civile et la loi politique. L'Eglise est l'Etat et l'Etat est l'Eglise. L'Islam ignore la distinction entre le spirituel et le temporel. On voit immédiatement ce que l'Islamisme doit au Judaïsme et à la loi de Moïse. La lutte pendant des siècles entre le nomade et le citadin aura pour but de faire prévaloir l'une sur l'autre de ces deux propositions sans qu'il ne soit jamais question de les dissocier. Pour l'Islam il n'y a que les croyants et les incroyants. Les distinctions politiques n'ont pour lui que peu de valeur. La communauté musulmane est donc à la fois communauté religieuse et communauté politique établies sur des principes rigides que chacun est tenu d'appliquer. Et même la clause sage contenue dans la « chariia » et qui exige le consentement universel pour l'interprétation ou la transformation des textes sacrés de façon à les adapter aux évolutions économiques et sociales n'a pas permis de moderniser le lien organisationnel qui unit la société musulmane. D'ailleurs en dernier ressort c'est aux docteurs de la loi, les Uléma d'interpréter les textes ce qui explique à la fois la profonde unité spirituelle que les musulmans ont su conserver à travers les siècles et le caractère contemplatif de l'homme qui en est issu.

Au sommet de l'Islam il y a le calife. C'est lui qui conduit le peuple à la guerre sainte. Ce n'est plus là qu'une clause de style mais qui conserve toute sa puissance politique. Car il est vrai que l'Islam reconnaît aux chrétiens, aux juifs ou à d'autres le droit de pratiquer leur religion, ceux-ci doivent accepter la domination politique et payer le tribut.

Les luttes intérieures pour le califat furent souvent sanglantes. Elles eurent pour objet de le doter de la puissance religieuse suprême. Elles échouèrent devant l'évolution politique qui aboutit à diviser l'Islam en de multiples Etats politiques. Les luttes d'influence actuelles entre ces Etats musulmans ne sont rien d'autre que leur désir de rétablir à leur profit le califat pour le transformer dans son essence de façon à réunir dans une seule main la puissance politique et religieuse de l'Islam que Dieu par la voix du prophète Mahomet a donné à tous les membres de la communauté.

Naturellement ces luttes religieuses ou politiques ont créé des schismes, mais la solidarité religieuse a surnagé et sinon effacé au moins rejeté au second plan les problèmes compliqués de l'interprétation de la foi.

Et c'est la deuxième réalité du monde islamique. Le soubresauts religieux et politiques sont indissolublement liés et c'est l'étroite imbrication du nationalisme et du fanatisme religieux qui donne aux mouvements « révolutionnaires » arabes leur caractère actuel. Et si on ne connaît pas la nature profonde de l'Islam il sera difficile d'apprécier les luttes auxquelles nous assistons.

L'ISLAM ET LE NATIONALISME

Même si on peut leur trouver un caractère historique, c'est-à-dire s'ils ont constitué à l'origine les provinces d'un immense empire musul-

man dominé par le Turc et ses clients, la plupart des Etats nationalistes de l'Islam moderne doivent leur configuration à la pénétration coloniale sous sa forme politique ou économique.

Cette colonisation a établi des liens entre les intellectuels des pays occidentaux et ceux des pays musulmans et ceux-ci ont pris conscience de la faiblesse de l'Islam écrasée par cette dualité politique et spirituelle. Mais en même temps ils se rendaient compte qu'il n'était pas possible de les séparer sous peine de voir le peuple musulman se soulever et courir au massacre de ses élites au nom de la foi. Ils ont alors repris le projet initial du califat qui consistait à placer l'Islam dans les mains d'une nouvelle classe dirigeante qui conserverait la loi mais ferait prédominer la politique sur le religieux. Pour cela il fallait donner à un homme le prestige du prophète et ce fut depuis cent cinquante ans la course entre les seigneurs du désert pour affirmer leur prédominance. Les uns, roîtelets de sable en s'appuyant sur le spirituel, les autres roîtelets d'eau en s'appuyant sur le temporel sans jamais oublier le lien qui les unissait tous les deux. Et cette rivalité se continue de nos jours à travers les luttes qui opposent les Uléma et des confréries comme les Frères musulmans aux intellectuels et aux militaires qui essaient de reprendre à leur compte ce vieux rêve du califat. Mais là encore il faut se garder d'interprétations hâtives, et la doctrine des « jeunes officiers et intellectuels » tout en s'appropriant des éléments de la société européenne comme l'émancipation de la femme, sont pour un retour adapté bien sûr à l'Islam primitif qui peut seul empêcher le nationalisme de faire éclater le monde musulman.

On a beaucoup discuté parmi les intellectuels issus des grandes écoles européennes pour un Islam libéral ou pour retour à un puritanisme faux problème s'il en est un, car c'est l'unité entre le spirituel et le temporel qui maintient tous les morceaux de l'empire musulman. C'est devant cette réalité que se trouvent placés les jeunes intellectuels qui débarquent d'Europe la tête farcie de logique cartésienne et pour lequel le matérialisme dialectique est la tarte à la crème qui va pouvoir résoudre le problème pour eux essentiel et qui consiste à installer l'Islam dans le courant des évolutions techniques, scientifiques et sociales. Mais très rapidement ils perdent leurs illusions et à plus ou moins longue échéance ils se retrouvent sur le terrain classique : lutter contre l'influence étrangère, retrouver la grandeur du passé de la communauté islamique. L'exemple le plus typique de cette constance est justement la laïcisation de la Turquie qui après avoir mis en pratique le laïcisme intégral s'est d'abord trouvée séparée du reste de l'Islam avant d'être contrainte à quelques corrections qui la ramènent sur le vieux terrain de combat des libéraux qui n'est pas la séparation de la religion et de l'Etat mais de la prédominance du politique sur le spirituel. Et de toutes manières dans cette aventure intellectuelle la Turquie a perdu cette espèce de prédominance que le califat lui avait conféré au cours de l'histoire.

De toute façon même lorsqu'elles sont accolées à des termes empruntés au mouvement révolutionnaire bourgeois les luttes au sein de l'Islam n'ont rien de commun avec les objectifs du mouvement révolutionnaire et libératoire. Que les libéraux soient condamnés comme « ennemis de l'Islam » ou que les « puritains » soient accusés d'être des « réactionnaires », nous som-

mes en présence de deux clans qui à l'intérieur d'un système d'exploitation de l'homme par l'homme essaient de sauver la société millénaire à laquelle ils sont attachés. Et finalement malgré les tortures qu'on fait subir aux mots et les luttes de personnalité pour saisir les réalités du pouvoir ces deux tendances sont indissociables.

L'unité politique est inscrite dans la loi : « La communauté islamique est un Etat auquel tous les fidèles doivent fidélité ». Et c'est un écrivain musulman qui pouvait remarquer « La fraternité est comparable au patriotisme, avec cette différence qu'elle fait découler l'unité non pas de considérations raciales ou géographiques mais de la Révélation divine elle-même ».

L'INDUSTRIALISATION, LE FELLAH ET LES NOUVELLES CLASSES DIRIGEANTES

Lorsqu'on regarde les Etats arabes du Moyen-Orient, on est frappé de les voir dissociés en deux groupes que représentent assez bien d'une part l'Arabie, d'autre part l'Egypte. Pour l'un de ces groupes qui couvre un territoire qui fut autrefois celui du nomadisme, le pétrole et la tradition religieuse sont les assises de sa pérennité, pour l'autre le nationalisme et l'industrialisation garantissent son influence sur l'Islam. Avec toutes les nuances qu'un tel sujet impose, l'Arabie séoudite comme l'Egypte de Nasser sont au point opposé de ce mouvement intellectuel du monde musulman que j'ai essayé de décrire plus haut. Le problème de l'unité est pour eux résolu pour l'instant grâce à leur lutte commune contre le sionisme. Cette lutte leur donne la possibilité devant les populations qu'ils gouvernent de se référer au Coran, à la loi. Ils jouent l'un et l'autre sur les deux touches sensibles de l'Islam, même s'ils n'appuient pas la note de la même façon. Ici, on défend la foi et l'intégrité de la communauté qui s'en trouve protégée et affermie. Là, on défend les nations contre l'étranger et la foi s'en trouve garantie. L'enjeu est le retour à l'intégrité de l'Islam par la prédominance du spirituel ou par l'unification politique. D'une manière comme d'une autre c'est l'universalité de l'Etat à travers l'application stricte des règles du Coran ou par le rétablissement d'une sorte de califat où la loi politique domine. D'où les essais d'unification tentés par Nasser, contrecarrer par les politiciens qui dirigent les Etats nationalistes.

Mais lorsqu'on abandonne un instant la spiritualité ou la politique pour examiner les conditions d'existence des hommes dans la société musulmane, on est frappé par la similitude des destinées des populations pauvres de l'un comme de l'autre des groupes de puissance qui se disputent la suprématie.

Partout le fellah romantique, contemplatif, traîne sa misère à l'ombre des potentats ou des politiciens qui vivent une vie fastueuse. Lorsqu'on parle du fellah on voit bien qu'il s'agit d'une image qui recouvre à la fois le paysan traditionnel, le nomade, l'ouvrier des ensembles industriels. Partout la misère règne, partout l'arbitraire commande les décisions de la bureaucratie qui forme à la fois les cadres des partis ou des clans et

à la tête de laquelle se retrouvent ces jeunes intellectuels intégrés dès leur retour d'Occident dans le rouage coranique. Et c'est tout naturellement qu'une question vient à l'esprit « Que désire le fellah, quelles sont ses aspirations profondes, quel sens donne-t-il au combat où on le convie ? »

Question qui peut paraître insoluble, lorsqu'on sait que dans ces pays où règne soit la cour orientale soit le parti unique, aucune liberté d'expression réelle n'existe. Lorsqu'on se rend compte que la seule opposition à l'autorité gouvernementale n'est même pas l'abstention, le retrait sur l'Aventin politique, mais une tiédeur circonspecte.

Pour le fellah le précepte religieux se confond avec le nationalisme. La lutte pour l'Islam c'est également la lutte pour l'égalité devant le commandement du prophète. Le commandement du Coran reste la source spirituelle des populations pauvres et le nationalisme n'est vraiment assimilé que lorsque suivant les commandements de la loi, il se fonde dans l'idée religieuse. Et toutes les aventures militaires tournées vers le triomphe de la foi ou la soumission de ceux qui la nient trouveront soyons-en sûr le soutien des masses exploitées. C'est aujourd'hui le problème de la lutte contre Israël. Et c'est ce sentiment profond qui permet aux groupes dirigeants de faire accepter ce plaquage sur la société traditionnelle de concepts économiques, sociaux ou politiques importés de l'Occident.

Il est un fait remarquable qui a passé inaperçu de nos révolutionnaires et c'est regrettable. Il y a deux ou trois ans au cours d'une révolution de palais, sans signification réelle, dont l'Irak est coutumière, un jeune officier fit une déclaration fracassante qui était à peu près celle-ci : « Les changements dans l'ordre politique n'apporteront rien à la situation de la population musulmane, disait-il, la seule utilité de cette révolution serait la laïcisation complète et définitive de la société musulmane. Ce sont les lois et les préceptes du Coran qui pèsent sur notre peuple et qui le rendent incapable de s'inscrire dans le courant de l'histoire ». Cet officier appartenait à la fraction dure du « Parti socialiste ». Immédiatement arrêté et emprisonné il a aujourd'hui disparu de la circulation et le silence s'est fait sur cette proposition réellement révolutionnaire, la seule de notre époque, et que les « partis révolutionnaires marxisants » se sont gardés de reprendre à leur compte.

L'ensemble des lois spirituelles, leurs confusions avec la politique et le social empêchent ce peuple d'avoir une vision claire de sa condition sociale de classe par rapport à sa bourgeoisie seigneuriale ou sa technocratie universitaire ou militaire. Le climat, la géographie, l'histoire, ont construit un homme et cet homme digère mal l'apport occidental qu'on lui impose. Il ne se définit pas lui-même, on le définit à travers une image qu'on lui donne du monde occidental, qu'il supporte car il croit y voir un pas vers l'unité spirituelle et politique de l'Islam, ce qui est le but du Coran. Mais partout où il se plie aux nécessités économiques, il le fait avec cette espèce de nonchalance héritée de l'histoire, ce qui donne les résultats économiques que l'on connaît. Le peuple arabe est coincé. Il accepte le nationalisme et l'évolution économique car seuls ils peuvent rétablir l'Islam dans son intégrité et c'est justement cette fidélité à l'Islam qui l'empêche de tirer du nationalisme et du développement économique le fruit que sa classe dirigeante avait escompté.

Lorsque ses diplômes en poche l'universitaire débarque à Casablanca, au Caire ou à Beyrouth, il est happé par la machine. La société composée de traditions familiales, du parti unique, de l'administration, de l'armée, des mini-capitalistes et du négoce, le presse, le vide de sa substance, pour le projeter dans une fonction où il fera carrière pour peu qu'il soit assez souple pour s'intégrer au système. Il vivra loin du fellah qu'il définira à l'aide de règles abstraites et qu'il abreuvera de slogans où celui-ci n'acceptera que ce qui le renforce dans sa foi. Il sera dupe et complice. Il participera à une valse de gouvernements qui n'auront comme effets que de maintenir le fellah dans sa conviction que la loi est juste, de convaincre le fellah qu'il applique la loi.

Et les mots ne changeront rien à la chose. Il n'existe pas de parti révolutionnaire dans le monde de l'Islam et c'est l'Islam qui est le barrage à tout parti révolutionnaire, en dehors des mots et des actes, par le fait même qu'il existe.

UN PARTI REVOLUTIONNAIRE ARABE ?

Pour un anarchiste, en dehors du fait qu'il n'existe pas de parti révolutionnaire qui combatte la société islamique, ne veut pas dire qu'il ne pourrait pas en exister un, au contraire. La création d'un parti révolutionnaire, en particulier au Moyen-Orient est possible et même souhaitable. Mais pour cela il existe un certain nombre de conditions qui doivent être nécessairement remplies. Et la première de toutes consiste à voir les choses clairement.

Je veux ici rappeler à quelques jeunes étudiants révolutionnaires qui se réclament, sans beaucoup de raison, et de l'anarchie et de Bakounine, ce mot de celui-ci qui devrait les faire réfléchir : « De la destruction du vieux monde surgira un monde nouveau. Ayons confiance dans l'Esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute vie. La volupté de détruire est en même temps une volupté créatrice ».

Jamais peut-être cette réflexion de Bakounine ne s'est aussi bien appliquée qu'à l'Islam.

Il n'y a pas de parti révolutionnaire au Moyen-Orient car il n'existe aucun parti qui dise clairement que l'Islam est le barrage à tous les projets d'évolution qui pourraient être faits. Le problème du monde musulman n'est plus simplement un problème de séparation de l'Eglise et de l'Etat, il est dans l'interdiction de la présence du spirituel dans l'économique, le social, le politique. La force millénaire de la coutume est aujourd'hui telle que ce combat ne peut être dirigé que par un parti qui nie la révélation. Un parti pas seulement anticlérical mais d'abord antireligieux. Et un tel parti ne peut qu'être un parti socialiste révolutionnaire de caractère libertaire. Tout autre parti aboutira au renversement du principe du prolétariat opprimé en faveur de l'Etat prolétaire, ce qui concourra à mettre au second plan le caractère d'exploitation des masses par les classes dirigeantes autochtones et finalement les renforcera jusqu'à ce qu'elles possèdent suffisamment de force pour écraser son prolétariat in-

dustriel ou paysan. C'est aujourd'hui ce que font les marxistes et ils ont deux raisons à cela. La première est d'ordre impérialiste et il s'agit tout bonnement de nuire au bloc capitaliste et de renforcer le bloc marxiste. Dans de tels calculs la condition des classes pauvres ne compte pas et la théorie de la nation prolétaire est un outil qui n'est d'ailleurs pas toujours efficace et nous l'avons bien vu à travers l'expérience indonésienne. La seconde est doctrinale. Les marxistes enfermés dans le dogmatisme sont persuadés que la période intermédiaire est une nécessité historique et que pendant la période intermédiaire suivant les lois de la dialectique, les blocs antagonistes dans leur lutte accouchent d'une synthèse qui les dépassent et fait avancer le socialisme. L'expérience hitlérienne parmi d'autres nous a démontré le peu de solidité de ces théories toutes faites.

Il n'existe pas d'Etat prolétaire. Il existe des prolétaires exploités par leur propre classe dirigeante, parfois avec l'appui de l'extérieur, d'autrefois en luttant contre l'extérieur pour en conserver tout le bénéfice de l'opération. Et le monde musulman est l'illustration de cette vérité.

Il suffit d'ailleurs de se retourner vers un passé récent pour voir où conduisent les erreurs du marxisme appliqué aux situations actuelles. Déjà au moment de la lutte pour la décolonisation dans notre pays, il s'est trouvé des gens pour essayer de nous démontrer que la lutte nationaliste et religieuse que menait le F.L.N. en Algérie s'identifiait à la lutte pour l'émancipation du peuple. Il suffit de voir ce qu'il est advenu de la société algérienne dominée par une classe de bureaucrates qui a supprimé toutes les libertés, à commencer par la liberté syndicale, la liberté de la presse, la liberté d'association, pour faire litière de tous ces bavardages.

Si vous demandez au peuple ce qu'il veut aujourd'hui, il répondra qu'il veut l'Islam traditionnel à la fois loi spirituelle et loi temporelle de la société. Or l'Islam masque tous les problèmes d'émancipation qui se posent. Il faut détruire l'Islam. C'est le seul moyen de permettre au peuple de s'exprimer sur ses destinées futures. Mais alors il n'est pas sûr que le peuple arabe veuille la même chose que les peuples européens. L'expérience qui vient d'échouer en Tunisie doit nous faire réfléchir.

En Tunisie un gouvernement prudent dirigé par un vieux matou de la politique et bien dans la tradition de la supériorité de la politique sur le spirituel avançait prudemment vers la laïcisation partielle. Une équipe marxiste a décidé de brusquer les choses en instaurant la coopérative obligatoire de la terre. Là encore il faut se référer à Bakounine qui nous a appris que toute collectivisation forcée de la propriété familiale aboutirait à des catastrophes. Et les anarchistes espagnols en 1936 s'étaient bien gardés de tomber dans une telle erreur, laissant le choix entre la coopérative, la collectivisation, l'exploitation individuelle, avec la mise en commun des outillages et le partage des bénéfices. En Tunisie les petits propriétaires ont dit non à la collectivisation et le gouvernement a été obligé de s'incliner. Cet exemple est d'autant plus étonnant que justement l'Islam ne s'oppose pas à la communauté ou plutôt proclame pour tous les mêmes droits devant les textes qui, je le rappelle, sont à la fois spirituels et temporels, ce qui justifie la coopération.

Et il n'est pas démontré que le peuple arabe s'il désirait une libération économique l'envisagerait suivant des critères définis par le mouvement ouvrier occidental et qui découlent d'une industrialisation ignorée

dans certaines parties du monde arabe et acceptée avec mauvaise grâce dans l'autre. Cette industrialisation est dans son caractère actuel imposée par des classes dirigeantes à des fins politiques. Je veux ici rappeler le trait de génie de Mao en 1926 et qui devait amener sa rupture avec l'internationale communiste. Le parti faisait alors de gros efforts pour aider à l'industrialisation des grandes villes du littoral afin d'y créer un prolétariat qui suivant le dogme devait être l'avant-garde de la révolution. En rompant avec Moscou et en se retirant parmi les paysans du centre de la Chine, Mao lança le mot d'ordre économique : « Dans chaque village, un forgeron, un maçon, un menuisier ». Et c'est Mao et non les bureaucrates du parti servil à Moscou qui avait raison. L'histoire l'a amplement démontré.

L'industrialisation n'est pas une fin en soi. Elle nécessite l'acquiescement si l'on ne veut pas voir comme on l'a vu dans le passé, les points d'eau aménagés par les soldats romains, périr enfouis sous le sable après leur départ et un barrage gigantesque ne se perpétuer qu'entretenu par de la main-d'œuvre étrangère.

Un parti révolutionnaire de l'Islam doit aller résolument à contre-courant. Refuser de s'intégrer à la bureaucratie. Réclamer la laïcisation totale des structures de la société. Se livrer à une intense propagande antireligieuse qui remet en cause les lois spirituels et temporelles dictés par le prophète. Tout parti qui ne défendrait pas un tel programme est quel que soit sa phraséologie un parti de classe même s'il veut changer les classes dans la société. Il est un parti théocratique même s'il se réclame du socialisme car pour gouverner il devra accepter les lois qui découlent de la révélation dans le Coran. Tout le reste est bavardage et exploitation de mode soit religieuse soit sociale.

Mais, me dira-t-on, un tel parti va dresser contre lui le peuple, les fellahs. C'est certain, c'est nécessaire. Où a-t-on vu autrement que dans des brochures de vulgarisation marxiste que les peuples acceptaient dans l'enthousiasme les premières révélations des partis révolutionnaires naissants ? Le parti de la révolution arabe sera poursuivi par le fellah comme le parti de la révolution avant et après la Commune a été poursuivie par le paysan et l'ouvrier français. Mais il sera un véritable parti d'opposition qui pourra dégonfler un Nasser, ce champignon pourri poussé sur le ventre de l'Islam. Il prendra date. Il posera les vrais problèmes et ceux-là même qui l'insulteront se souviendront de son propos lorsque les contradictions de l'Islamisme aggraveront la situation générale du pays.

Ce parti doit être bien sûr construit de l'extérieur. Il doit être l'œuvre des étudiants arabes venus faire leurs études dans les facultés occidentales, aidés par leurs camarades révolutionnaires qui ont autre chose à faire que de flater leurs mythes religieux ou leur passion nationaliste. Comme les partis révolutionnaires russes qui s'adressaient à une population qui n'était pas sans analogies avec l'Islam, il doit refuser toute compromission avec les classes dirigeantes actuelles, qu'elles soient militaire, politique ou commerçante. Tout étudiant qui s'intègre dans l'administration ou dans le parti unique est perdu pour la révolution. Tout étudiant qui se laisse détourner par le nationalisme ou la spiritualité est perdu pour la révolution. Tout étudiant qui se laisse envahir par la famille, les affaires, la trans-

plantation de la vie à l'europpéenne, au sein de la misère orientale est perdu pour la révolution.

Il y a place dans le monde arabe, berceau et commun dénominateur de tous les peuples de l'Islam, pour un véritable parti révolutionnaire. Et ce parti, disons ce mouvement pour ménager ceux que les mots choquant, naîtra un jour des contradictions qui opposent les clans inféodés aux impérialistes, lorsque les populations s'apercevront du vide que recouvre la phraséologie derrière laquelle s'abritent les politiciens.

Et lorsque naîtra sur ce vaste territoire un mouvement révolutionnaire, nous le saurons tout de suite. Non pas par une embuscade tendue dans la steppe, non pas par une bombe jetée au coin d'une rue, non pas par un avion détourné, non par « Panorama » ou par « Le Monde », le mouvement révolutionnaire s'accorde mal au spectacle si celui-ci ne découle pas d'une proposition précise, mais d'un manifeste qui probablement parviendra sur un chiffon de papier froissé et dont le contenu, qui étonnera, nous dira à peu près ceci :

« Les Dieux sont morts, le prophète fut un imposteur et le Coran un tissu d'inepties. Vive la révolution des peuples écrasés par l'Islam et qui entre le vingtième et le quarantième parallèle de la côte Atlantique à la mer de Chine, construira une société sans classe religieuse ou sociale, où les peuples d'origine différente vivront libres et égaux en droit.

Et ce mouvement là sera le nôtre. Pour les autres, ceux qui aujourd'hui se réclament de la révolution attendront ! Nous n'aurons d'ailleurs pas longtemps à attendre pour les voir s'intégrer à la société islamique pour prendre leur place dans la classe dirigeante où à leur tour et pour leur propre compte ils continueront à exploiter les paysans et les ouvriers en se servant de méthodes « modernes » empruntées à l'Occident et qu'on aura pris la précaution d'oindre de la spiritualité islamique.

M. J.